

Jephté / Jephthah de Handel par Les Arts Florissants



France Musique, dim 28 janvier 2018, 20h. HANDEL : Jephté. Les Arts Florissants. A l'heure où se pose la question du futur de l'ensemble français créé par Bill Christie, – dont le codirecteur musical Paul Agnew devrait prendre la relève, revoici le chef baroque dans ses terres



haendéliennes, un répertoire qu'il sert avec un engagement qui vaut finesse et distinction (cf son récent *Belshazaar / Belshazzar*, 1745, – très belle réussite discographique – 3 cd, 2012, réalisée sous son propre, et éphémère label « Les Arts Florissants » / depuis la cessation de la marque comme éditeur discographique, le coffret salué par un « CLIC de classiquenews », est devenu collector).

LIRE ici notre [critique complète de l'oratorio Belshazaar de Handel par William Christie \(avec lien vers notre reportage vidéo exclusif\)](#) :

<http://www.classiquenews.com/cd-handel-belshazzar-william-christie-3-cd-2012/>

S'agissant de l'oratorio **JEPHTHA** (**Jephté en français, HWV 70, février 1752**), **Haendel / Handel atteint un sommet** car c'est son dernier oratorio composé de janvier à août 1751. La maladie et les tracasseries de la santé rattrapent une composition éprouvante : Handel écrit son incapacité à poursuivre en février, en raison de sa cécité



douloureuse à l'oeil gauche (choeur concluant l'acte II). A 70 ans, le plus grand génie de l'oratorio anglais et de l'opéra seria baroque, doit ainsi cesser d'écrire car il devient totalement aveugle. Toute la partition est traversée et même innervée par ce sentiment de renoncement et de profondeur qui lui confère un souffle spirituel irrésistible (déjà observé dans le si extatique et suspendu *Theodora*, oratorio précédent (1750)).

Familier, le librettiste Thomas Morell s'inspire du Livre des Juges. Dans l'esprit de compassion et respectant cet humanisme lumineux qui clôt le drame tragique, Haendel et Morell modifient la fin, contrairement à la lecture et mise en musique des compositeurs du XVII^e tel Carissimi : la fille de Jephté, promise à être sacrifiée (à cause du vœu malheureux prononcé par son père), est sauvée in extremis, par l'ange (chanté par un enfant) ; le rôle est conçu comme un *deus ex machina*... ainsi, sous la plume de Haendel, Iphise, la fille de Jephté est sauvée, à la façon du sacrifice d'Abraham. Ici, c'est la foi d'un père qui est durement éprouvée, alors que sa fille est prête à mourir, habitée par une indestructible ferveur filiale. L'obéissance à Dieu est le fondement du drame : la fille obéit et se soumet au père, lequel obéit à son Dieu (passablement barbare, du moins en apparence dans la version handélienne).

A l'origine, le rôle titre est chanté par un castrat (John Beard). A la fois tragique et déploratif, le drame de Jephté creuse le genre moral et spirituel que Handel n'a cessé de ciseler dans les années 1740 et 1750 à Londres, après avoir triomphé et échoué dans celui de l'opéra seria. Dans Jephté / Jephthah, l'épure spirituelle, l'élévation fervente atteignent à ce sublime que tous les grands compositeurs baroques ont tenté de traiter et de réussir. Nul doute qu'après le sublime de Carissimi, l'inventeur du genre au XVII^e à Rome, Haendel atteint et épuisé physiquement, renoue à la fin de sa vie, en 1750, au même miracle musical. Ainsi la boucle du Baroque est-elle bouclée, du XVII^e au XVIII^e, de Carissimi à Handel, sur le thème de Jephté.



Synopsis. ACTE I : Jephté conduit la guerre des juifs contre les Ammonites. Soutenant l'ardeur de son demi-frère, Zebul exhorte les juifs à rejeter les fausses idoles Moloch et Kémosh. Jephté exprime son déterminisme, cependant que Sorgè, son épouse, ressent la menace d'un destin contraire. De leur côté, les fiancés Hamor et Iphis (la fille de Jephté) annoncent qu'ils se marieront après la victoire contre les Ammonites.

Alors le général juif (scène 4) commet sa terrible erreur : il jure à Dieu dont il ressent le souffle protecteur, qu'il sacrifiera la première créature qu'il croquera après sa victoire (si Dieu lui permet de vaincre les Ammonites). Inquiète et agité, Storgè (scène 5) exprime l'horreur de la guerre et les effets d'une barbarie inhumaine.

ACTE II. Hamor raconte la victoire éclatante de Jephté sur les Ammonites. Dieu a tenu sa promesse : Jephté doit de la même façon respecter sa parole. Mais en une gavotte joyeuse, Iphis se présente la première à son père vainqueur pour célébrer son triomphe. Le général devra donc sacrifier sa propre fille.

Handel expose en un duo tragique enchaîné comme dans l'acte I, le désarroi fataliste du père (Jephté) et la rébellion impuissante de la mère (Sorgè). Carissimi n'avait pas au siècle précédent intégré le personnage maternel : sa présence chez Haendel intensifie considérablement la couleur de déploration générale. Touché par le vœu effroyable du père, le fiancé Hamor (qui porte bien ainsi son nom) propose sa vie pour sauver celle de son aimée Iphis. Dans la dernière scène (4), Jephté exprime sa douleur, son impuissance, accompagné par un chœur tragique et sombre.

ACTE III. Père et fille se présentent pour réaliser le sacrifice odieux. Iphis chante son acceptation à quitter ce monde et ceux qu'elle aime, en un sublime détachement (*Farewell, ye limpid springs and floods...*). Alors qu'on croyait le sacrifice inéluctable, un ange paraît : Iphis ne mourra pas mais vouera sa vie à Dieu dans la félicité céleste. Enfin, reprenant le genre spécifique des Sepolcri, oratorios sur la déploration des croyants après la mort de Jésus, trois personnages « témoins », Sebul, Storgè, Hamor commentent et célèbrent le dénouement final et l'apothéose à laquelle Iphis est désormais destinée. Le renoncement qui la porte, en une certitude suspendue est le propre sentiment de Haendel parvenu à l'extrémité de sa vie de compositeur. Chaque homme s'il souhaite la paix intérieure, doit se soumettre à sa propre destinée, tout en conservant l'espérance. CQFD.

LIRE aussi les [oratorios de Handel \(coffret complete oratorios HANDEL / HAENDEL – DECCA](#)

JEPHTHA de Haendel par Bill Christie / Les Arts Florissants
Paris, Palais Garnier du 13 au 31 janvier 2018
(8 représentations parisiennes)

Claus Guth, mise en scène
William Christie, direction

Jephtha : Ian Bostridge
Storgé : Marie-Nicole Lemieux
Iphis : Katherine Watson
Hamor: Tim Mead
Zebul : Philippe Sly
Angel: Valer Sabadus

Orchestre et Choeur des Arts Florissants
Production déjà créée à Amsterdam

**CD événement, annonce. SEIJI
OZAWA et MARTHA ARGERICH
jouent BEETHOVEN (1 cd Decca**

– live de mai 2017, OITA, Japon).



CD événement, annonce. **SEIJI OZAWA** et **MARTHA ARGERICH** jouent **BEETHOVEN** (1 cd Decca – live de mai 2017, OITA, Japon).

Decca annonce un nouveau cd, live d'Oita au Japon, réalisé en mai 2017, dans le cadre du Festival dirigée par la pianiste argentine **Martha Argerich** (19^e édition, 6 – 26 mai 2017) au sud ouest du Japon à Oita : la pianiste argentine jouait pour la première fois sous la direction de **Seiji Ozawa**, 81 ans, très affaibli et actuellement soigné pour une longue maladie... Les deux artistes réalisaient de Beethoven, le Concerto pour piano n°1 ; et le chef seul, avec les instrumentistes sur instruments modernes (!), du MITO chamber Orchestra, la Symphonie première de Ludwig. De plus en plus rare sur le podium, le maestro nippon paraissait pour la première fois depuis plusieurs mois. L'énergie et la modernité visionnaire du Beethoven, à l'orée de son aventure symphonique, inspirent-elles le chef légendaire, auréolé de sa réputation de félin incandescent ? Et comment s'est cristallisée la rencontre des deux géants de la musique classique et romantique dans le Concerto pour piano n°1 ? Réponse dans notre prochaine critique, à paraître le 2 février 2018, jour de publication du cd **BEETHOVEN : Ozawa / Argerich** (2017, **DECCA**).

CD événement, annonce. SEIJI OZAWA et MARTHA ARGERICH jouent BEETHOVEN (1 cd Decca – live de mai 2017, OITA, Japon).

CD événement, présentation. SILAS BASSA : DUALITA (1 cd PARATY)

CD événement, présentation.
SILAS BASSA : DUALITA (1 cd
PARATY). ENERGIE électrique,
APPEL au MYSTERE... Après un
précédent album « Oscillations »
(également publié par [le label
Paraty](#)), le pianiste argentin,
retrouve avec grâce ce jeu
pétillant et stimulant de
l'ambivalence féconde :
oscillations, pulsions
premières, et ici « dualité »



qui sait électriser le geste défricheur... Ce qui frappe
immédiatement dans le geste et la pensée de Silas Bassa c'est
sa grande culture, sa sensibilité aiguë et une liberté
recréative dans ses associations musicales. Son piano élargit
les chemins traditionnels, « ose » défricher, assembler,
débattre. La musique est langage, mieux, elle est pensée.
Voici sous les doigts de l'interprète et du compositeur, un
piano conscience, un piano monde qui a conçu un parcours d'une
rare pertinence. Les différents jalons de ce récital
pianistique qui invite aussi la voix poétique (Le Gibet
d'Aloysius Bertrand dit par Nita Klein, en préambule à Ravel)...
Tout cela est minutieusement calibré, relevant d'un jeu

d'équilibre où miroitent les effets mêlés fusionnés, entre textes et musique. Toujours ce qui prime ici, c'est le sens profond de la musique, la signification des enchaînements, et au détour d'une succession particulièrement stimulante, le miracle d'une révélation (voyez comment du Bertrand récité au Gibet de Ravel, surgit l'à propos (ré)conciliateur de « Réminiscence », point d'équilibre et de pleine conscience de ce programme remarquablement composé.

D'abord, en « ouverture », **(1) Regard du Père (Vingt regards sur l'Enfant Jésus) de Messiaen** rappellerait la présence divine : appel et proclamation sourde, grave au Mystère de plus de 7 mn.

Puis 2, **Kleinstücke (petite pièce) de Silas Bassa**, travaille la résonance et la progression des notes répétées; elle prolonge l'atmosphère d'envoûtement sonore et spirituel tissée par Messiaen : ses scintillements emperlés, dans le repli et la pudeur, semblent commenter et cultiver l'éveil qui est né à travers l'étoffe du Messiaen qui précède.

Puis, **l'étude n°9 de Philip Glass** affirme une même conscience élargie, à la fois sombre et énigmatique, dans un scintillement pulsionnel ouvragé, ciselé dans sa série de variations harmoniques souvent imprévisibles.

Silas Bassa : le piano qui pense le monde



L'enchaînement des parties (18 au total dans ce nouveau programme) éclaire un cheminement évidemment personnel qui offre de réécouter des pièces de son cru (« Kleinstück » donc, « Santa Fe », « Réminiscence », « Eternità »... comme des jalons d'un voyage intime voire initiatique) et quelques perles du répertoire baroque, classique et romantique : du Prélude n°22 de JS Bach (13) au Gibet du Gaspard de la Nuit de Ravel : véritable jubilation fantastique confinant à une déconstruction abstraite (11). Sa place dans le chapelet d'épisodes fait surgir son incandescence secrète.

Silas Bassa semble égrainer chaque séquence selon un choix très concerté ; chacune de ses propres partitions synthétisant de façon sonore et émotionnelle, ce qui a précédé ; ainsi l'énergie canalisée de « **Santa Fe** » commente et résume à la fois tout ce que l'auditeur a écouté, éprouvé dans le cycle des 4 sections précédentes enchaînées ; Santa Fe palpite, déconstruit puis reconstruit (comme la formidable énergie pulsionnelle de l'Etude n°12 de Glass qui suit (14) ; vitalité

du vivant, puis pensée d'une nouvelle architecture : le chaos primitif, la matière brute, bientôt transformés sous le filtre créateur du concepteur ; de la gangue naît le diamant en ses facettes patiemment taillées. La Dualità dont nous parle le pianiste, compositeur et architecte, façonne un captivant parcours. Sa playlist est un foisonnant kaléidoscope qui est rituel et célébration de l'instant, mais aussi pensée critique et intelligence expérimentale sur la forme musicale. Aspirant



à l'équilibre (qui est « notre vraie nature »), le pianiste pense le monde et le sens de nos vies (de fait, la couverture n'évoque-t-elle pas le penseur de Rodin ?). Voici assurément l'un des disques les plus passionnants de l'artiste hors normes. A suivre... grande critique complète dans le mag cd dvd livres de classiquenews.

CD élu « CLIC » de classiquenews de janvier 2018. – illustration : © P Aguirre. EN LIRE + sur [le site de SILAS BASSA](#)

AGENDA

Silas Bassa est en concert (lancement de son disque « Dualità » édité par PARATY) à **Paris les 26 janvier puis 9 février 2018** – programme de son disque Dualità, Bal Blomet, 20h30, 33 rue Blomet 75015 PARIS / infos : 01 45 66 95 49.

[RESERVEZ](#)

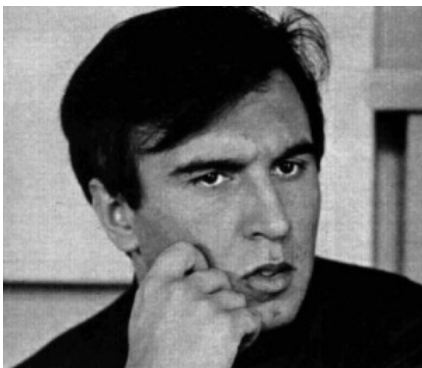
<http://www.balblomet.fr/events/dualita-silas-bassa-piano/>



**CD, coffret événement.
CLAUDIO ABBADO : The Opera
Edition, MOZART, ROSSINI –
1/2 (Deutsche Grammophon)**



CD, coffret événement. **CLAUDIO ABBADO : The Opera Edition, MOZART, ROSSINI – 1/2 (Deutsche Grammophon)**. La somme éditée par DG Deutsche Grammophon saisit immédiatement par la cohérence et la finesse du legs artistique et esthétique du magicien Abbado. Le pilier de la discographie lyrique ici restituée met l'accent sur la trilogie : **Mozart, Rossini, Verdi**. Des 3 c'est le plus récent le mieux servis, avec pas moins de 6 ouvrages enregistrés : de *Aïda* à *Simon Boccanegra* sans omettre le fabuleux *DON CARLOS* donc chanté en français, dans la version parisienne en 5 actes (avec le premier bellifontain et ses paysages cynégétiques témoins de la rencontre amoureuse entre les jeunes gens bientôt déchirés, Carlos et Elisabeth...). On doit à Claudio Abbado, l'intelligence de cette audace de 1984 – une époque où l'on chantait plutôt *Don Carlo* (sans « s ») donc dans la version italienne en 4 actes. C'est dire l'acuité d'un esprit de défricheur, soucieux toujours de la vérité et de la justesse des sources. Dans ce premier focus, nous mettrons en avant **la valeur de ses Mozart et Rossini**.



Les Noces de Figaro sont les plus anciennes (Vienne, 1994), à la tête des Wiener Philharmoniker : Abbado électrise par cette instinct doué de grâce (qui fait aussi la réussite toute en finesse de ses Rossini) : le plateau est royal avec la Comtesse de Sheryl Studer, le Cherubino – ardent, convulsif de Cecilia Bartoli, la Susanna de Sylvia McNair : un parterre d'individualités féminines, piquantes, profondes. Must absolu car Abbado nous rappelle combien *Les Noces* sont avant tout, l'opéra des femmes. Puis son **Don Giovanni (Ferrare, 1997)** libère la liberté d'un éros serti de mille nuances (grâce à la juvénilité rayonnante du Chamber Orchestra of Europe. Simon Keenlyside bouillonne, irradie de sensualité sauvage,

féline. Et, première victime, la plus amoureuse, l'Elvira de Soile Isokoski éblouit de la même étoffe, éperdue, ardente.

Enfin ce qui prime dans **La Flûte Enchantée (Modena, 2005)**, c'est la vie et le relief des planches sur toute autre considération, avec diamant éblouissant par sa vérité et sa gravité juste, la Pamina de Dorothea Röschmann.



Le Mozart de Claudio Abbado touche par cette élégance qui parle vrai. Même vérité matinée de finesse et de vérité virtuose chez **Rossini** : le chef réunit dans chaque production la crème de la crème du chant rossinien, jubilatoire en verve et intelligence théâtrale.

Evidemment les 2 versions du Barbier de Séville occupent le devant de la série : 1971 avec le trio assoluto Berganza, Alva, Prey (Lindoro, Rosina, Figaro)... ici l'élégance le dispute à l'agilité la plus subtile. Must absolu (Londres, LSO London Symphony Orchestra). 21 ans plus tard, même chef, mais plateau et lieu différent : Ferrare, Chamber Orchestra of Europe. Une nouvelle génération de chanteurs s'emparent alors de la facétie mordante, raffinée du pétillant Rossini : Domingo réinvente Figaro avec une grâce naturelle tandis que le diamant ciselé, parfois minaudant de la diva des divas, capricieuse et boudeuse à souhait de Kathleen Battle n'offre aucune sensualité mais reste pure agilité.

Révélation dans ce registre rossinien : **L'Italiana in Algeri** (Vienne 1987 avec l'Isabella proche du sublime de l'imprévisible **Agnès Baltsa**), **La Cenerentola** (Edinburg, 1971 qui permet à la mezzo Berganza de chanter et Rosina et Angelina la même année...). Saluons aussi **Le Voyage à Reims / Il Viaggio a Reims** (Live du Festival de Pesaro 1984, archive anthologique du cycle italien), servi



par un plateau de vedettes lyriques : Gasdia, Valentini Terrani, Ricciarelli, Araiza, Rameay, Raimondi, l'infatigable et subtil Enzo Dara, Leo Nucci. Ce qui frappe aussitôt dans la direction de Claudio Abbado, c'est l'équilibre idéal entre précision, clarté, souplesse et vérité du discours orchestral. Chaque situation dramatique est remarquablement exprimée, souvent intensifiée par le choix des personnalités vocales que le chef a su choisir pour caractériser en profondeur et en sincérité les personnages et leurs confrontations...

☒ Opéras connexes qui éclairent tout autant le magicien diseur, l'orfèvre orchestral soucieux d'intelligibilité : **Fidelio** de Beethoven (avec en vedette **Jonas Kaufmann** dans le rôle du prisonnier épuisé mais sublime Florestan / Lucerne, août 2010 : c'est l'une des approches lyriques du maestro parmi les plus réussies des récentes) ; la curiosité absolue, autre emblème de son sens du défrichage (déjà évoqué avec le choix du Don Carlos en français), **Fierrabras de Franz Schubert** (Live de Vienne, de mai 1988 avec Mattila, Hampson, Laszlo Polgar dans le rôle-titre, Studer)...

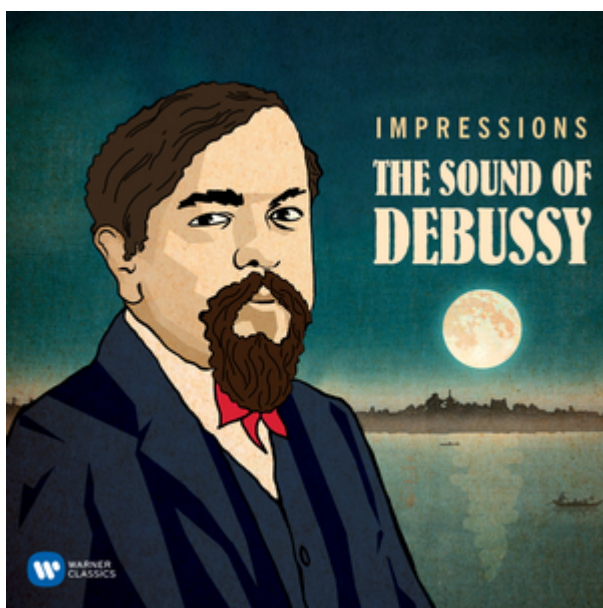
A VENIR... Dans notre volet final (**CLAUDIO ABBADO : The Opera Edition, Deutsche Grammophon 2/2**), nous distinguerons surtout ses Verdi (pas moins de 6 ouvrages donc : Macbeth, 1976 / Simon Boccanegra, 1977 / Un Ballo in maschera, 1980 / Don Carlos, 1983 et 1984 / Aida, 1981 / Falstaff, 2001 ; et aussi

Wagner (Lohengrin, Vienne, 1992), Berg (Wozzek, 1987), Debussy (Pelléas, Vienne, janvier 1991), Moussorgsky, Bizet (1977)...



CD, coffret événement. CLAUDIO ABBADO : THE OPERA EDITION (60 cd Deutsche Grammophon). Voici un coffret à offrir et à partager pour Noël et les Fêtes de la fin 2017. LIRE AUSSI [NOTRE PRESENTATION du coffret CLAUDIO ABBADO : THE OPERA EDITION \(60 cd Deutsche Grammophon\).](#)

CD, annonce. Coffret Debussy 2018 : Impressions, The Sound of Debussy (3 cd Warner classics)



CD, annonce. Coffret Debussy 2018 : Impressions, The Sound of Debussy (3 cd Warner classics). Warner édite pour fêter le **centenaire Debussy 2018** (le compositeur français est à l'honneur en 2018 avec Leonard Bernstein, lui aussi célébré en 2018 pour son centenaire), un superbe coffret anthologie ou best of, résumé bien venu pour mesurer la révolution sonore et

harmonique de « Claude de France ». Wagnérien (malgré ce que l'on dit : cf les intermèdes orchestraux pour Pelléas),

promoteur d'un art national, Claude Debussy aurait eu 100 ans le 25 mars 2018. Rien de mieux que de se replonger dans l'univers du compositeur français, auteur de l'immortel Prélude à l'après midi d'un Faune... manifeste entre symbolisme, impressionnisme, modernité, destiné au ballet pour Diaghilev... le coffret réunit plusieurs oeuvres emblématiques de la Révolution Debussy, orfèvre de l'harmonie et des climats suspendus, à la fois atmosphériques et aquatiques, à l'écoute de la Nature invisible, celle de l'âme, de la psyché,... comme des paysages plus connus, manifestes dont son écriture s'entend à exprimer l'intériorité magique. Comme Schubert, la musique de Debussy invite à l'au-delà de la vie, hors réalité... dans le miroitement de couleurs jamais révélés avec autant d'acuité et de transparence (en cela proche de son contemporain, autre orfèvre orchestrateur, Maurice Ravel). Le coffret Warner en 3 cd, intitulé « ***Impressions, The sound of Debussy*** » affiche son caractère lunaire (pleine lune sur la couverture du coffret) et expose les grandes pages musicales de Debussy, pour le piano, le chant, l'orchestre : *Clair de lune, Children's Corner, La Mer, Préludes, Syrinx* et *Fête galante* ; et pour les amateurs de symphonisme moderne, propre au début du XX^e siècle en France : *Danse profane, Petite Suite, Nocturnes (Nuages et Fêtes), Images*... Par une myriade d'interprètes majoritairement français. Un must pour tout découvrir de **Debussy en 3 cd pour le Centenaire Debussy 2018**.

CD, annonce. Coffret Debussy 2018 : Impressions, The Sound of Debussy (3 cd Warner classics).

CONCERT DU NOUVEL AN 2018 sur FRANCE 2



FRANCE 2, 1er janvier 2018, 11h. Concert du Nouvel An à Vienne. Depuis la salle dorée du Musikverein, au décor très néo classique (sans omettre les milliers de fleurs déposées partout, en bord de scène, sur les balustrades des balcons, etc...), le Concert du nouvel An, ce 1er janvier 2018 est dirigé (pour la 5è fois) par l'italien et napolitain, Riccardo Muti,

qui en Autriche a longtemps dirigé le Festival de Pentecôte à Salzbourg, développant alors un travail spécifique à chaque édition, sur l'opéra seria napolitain. On sait avec quelle passion, il fut le directeur musical de La Scala, non sans excès et autoritarisme despotique : tout allait se finir en une démission médiatisée en 2005. Le geste interiorisé et économe (à la Karajan), puissant et parfois carré, Riccardo Muti incarne la lignée des derniers maestros impériaux, souverains de la baguette, d'une force de conviction peu commune. Né en 1941 (il a 76 ans), le septuagénaire sait imprimer une autorité royale avec peu de démonstration physique. Les instrumentistes du Philharmonique de Vienne lui sont familiers; avec eux, il a déjà dirigé cinq cents concerts depuis 1971 ; il est même devenu membre honoraire de l'Orchestre viennois, en 2011.

Le NOUVEL AN à VIENNE : une tradition symphonique, d'abord nazie. La tradition du Concert du Nouvel An remonte à 1941. Le premier concert fêtant la nouvelle année eut lieu en 1939, mais fut alors organisé le 31 décembre, en pleine ère nazie.

Clemens Krauss dirigea la première édition, suivi de Willi Boskovsky en 1955. Ce dernier prit la baguette du Philharmonique de Vienne assurant pas moins de vingt-cinq Concerts du Nouvel An, de 1955 à 1979, soit pendant presque 25 ans, affirmant cette sensibilité passionnelle qui caractérise sa direction.

Après lui, tous les grands chefs ont eu à cœur de diriger le concert viennois, devenu rituel médiatique et adoubement planétaire pour l'heureux maestro invité.

Le Concert du Nouvel An fut retransmis en direct à la télévision pour la première fois en 1959. Pour la Philharmonie de Vienne, – orchestre prestigieux fondé en 1842, et dirigé par le compositeur et chef Otto Nicolai, chaque concert du Nouvel an adresse son message d'espoir, d'amitié, de paix adressé au monde entier à l'occasion de la nouvelle année.

Les enregistrements du Concert du Nouvel An sont pour leur majorité et de façon récente enregistrés et édités par le label Sony Classical. L'enregistrement sur le vif du Concert du Nouvel An 2018 sera disponible sur CD et sous forme de téléchargement numérique (parution internationale le 5 janvier 2018), sur DVD et Blu-ray (26 janvier), sur disque vinyle (16 février) et sous forme de vidéo numérique longue durée (16 février 2018).

France Musique diffuse le Concert du Nouvel An à Vienne, lundi 1er janvier 2018 à partir de 14h, en différé de Vienne. France 2 diffuse en direct depuis 11h. L'événement est devenu le rv classique le plus suivi au monde, un incontournable télégénique et cathodique que des millions de téléspectateurs ne souhaiteraient manquer sous aucun prétexte. Car rien n'égale l'élégance de la dynastie STRAUSS, clan maudit, aux nombreux épisodes familiaux tragiques et dramatiques : valse, polkas, galops, marches d'une sauvagerie raffinée d'une ineffable vitalité.

Programme :

Première partie

Johann Strauss, Marche du Baron Tzigane

Josef Strauss, Fresques de Vienne, valse, op. 249*

Johann Strauss, Parade nuptiale, polka française, op. 417*

Johann Strauss, Sang léger, polka rapide, op. 319

Johann Strauss père, Valses de Marie, op. 212*

Johann Strauss père, Guillaume Tell, Galop, op. 29b*

Deuxième partie

Franz von Suppé, Ouverture de l'opérette Boccaccio*

Johann Strauss Fleurs de Myrte, valse, op. 395*

Alphons Czibulka, Stéphanie-Gavotte, op. 312*

Johann Strauss, Balles magiques, polka rapide, op. 32

Johann Strauss, Contes de la forêt viennoise, valse, op. 325

Johann Strauss, Marche de fête, op. 452.

Johann Strauss, Ville et campagne, polka mazurka, op. 322

Johann Strauss, Un bal masqué, quadrille, op. 272

Johann Strauss, Les Roses du midi, valse, op. 388

Josef Strauss, Lettres à un éditeur, polka rapide, op. 240

* Première audition à un Concert du Nouvel An

[+ d'infos sur le site du Philharmonique de Vienne](#) / Concert du Nouvel An, le 1er janvier 2018

Approfondir

Le Concert du Nouvel An 2018

Le Philharmonique de Vienne et Riccardo Muti



Peu de concerts peuvent prétendre susciter à l'échelle du globe un intérêt aussi énorme que le Concert du Nouvel An de Vienne. C'est avec ce concert de gala que le Philharmonique de Vienne, placé sous la direction d'un grand chef de renom

international, donne traditionnellement le coup d'envoi de la nouvelle année dans le cadre magnifique de la grande salle du Musikverein. L'événement est retransmis dans plus de quatre-vingt-dix pays et suivi par plus de cinquante millions de téléspectateurs.

En 2018, Riccardo Muti dirigera ce prestigieux concert pour la cinquième fois après les éditions de 1993, 1997, 2000 et 2004. Avec Zubin Mehta, c'est l'un des chefs les plus assidus à cet événement depuis l'époque de Lorin Maazel. Il a un rapport étroit avec le Philharmonique de Vienne à la tête duquel il a donné cinq cents concerts depuis 1971 et dont il est devenu membre honoraire en 2011.

Riccardo Muti



Né à Naples en 1941, Riccardo Muti a dirigé les plus grands orchestres du monde au cours de sa carrière extraordinaire, entre autres le Philharmonique de Berlin, l'Orchestre symphonique de la Radio bavaroise, le Philharmonique de New York, l'Orchestre national de France, ainsi que le Philharmonique de Vienne avec lequel il a un rapport particulièrement étroit et se

produit depuis 1971, notamment au Festival de Salzbourg. Invité à diriger le concert du cent-cinquantenaire du

Philharmonique de Vienne, il se voit décerner à cette l'occasion l'Anneau d'or de l'orchestre, une marque d'estime et d'affection que peu de chefs ont reçue. En septembre 2010, il est nommé directeur musical de l'Orchestre symphonique de Chicago et la même année est désigné « musicien de l'année » par le magazine Musical America.

Riccardo Muti a été honoré par d'innombrables médailles et distinctions au cours de sa carrière. Il est Cavaliere di Gran Croce de la République italienne, décoré de la Croix du mérite de la République fédérale d'Allemagne, il a été fait officier de la Légion d'honneur par Nicolas Sarkozy et « Honorary Knight Commander of the British Empire » par la reine d'Angleterre. Le Mozarteum de Salzbourg lui a décerné la médaille d'argent pour ses contributions dans le répertoire mozartien, et il a été nommé à Vienne membre honoraire de la Gesellschaft der Musikfreunde, de la Hofmusikkapelle et de l'Opéra.

En 2011, il est récompensé par deux Grammy, le prix Birgit Nilsson, le prix du magazine Opera News et le prestigieux prix espagnol Prince des Asturies. Il est nommé membre honoraire du Philharmonique de Vienne et en août directeur honoraire à vie de l'Opéra de Rome. En mai 2012, il est honoré par la plus grande distinction papale : Benoît XVI le fait chevalier grand-croix de première classe de l'Ordre de Saint-Grégoire-le Grand. En 2016, le gouvernement japonais lui décerne l'étoile d'or et d'argent de l'ordre du Soleil-Levant.



La Philharmonie de Vienne existe depuis 1842, date à laquelle Otto Nicolai dirigea un « Grand Concert » avec les membres de l'opéra de la cour impériale. Cet événement est considéré

comme l'origine de l'orchestre. Depuis sa création, celui-ci est géré par un conseil d'administration démocratiquement élu, et bénéficie d'une autonomie artistique, organisationnelle et

financière. Au XXe siècle, la Philharmonie de Vienne a connu des collaborations artistiques importantes avec Richard Strauss, Arturo Toscanini, Wilhelm Furtwängler et avec les chefs honoraires Karl Böhm, Herbert von Karajan et Leonard Bernstein. L'orchestre a donné approximativement huit mille concerts sur les sept continents depuis sa création, et propose les Semaines de la Philharmonie de Vienne à New York depuis 1989, ainsi qu'au Japon depuis 1993.



La tradition du Concert du Nouvel An remonte à 1941. Le premier concert prévu pour fêter la nouvelle année eut lieu en 1939, mais fut alors organisé le 31 décembre. Clemens Krauss dirigea la première édition, suivi de Willi Boskovsky en 1955. Ce dernier prit la baguette pour pas moins de vingt-cinq Concerts du Nouvel An entre cette date et 1979. La liste des chefs associés

à cet événement ressemble à un Bottin de la direction d'orchestre. **Le Concert du Nouvel An fut retransmis en direct à la télévision pour la première fois en 1959.** Pour la Philharmonie de Vienne, ce concert est un message d'espoir, d'amitié et de paix adressé sous forme musicale au monde entier à l'occasion de la nouvelle année. Depuis le début de l'aventure orchestrale, le genre de la Valse symphonique s'est imposé grâce au génie du plus grand auteur de la dynastie Strauss : Johann Strauss fils (ou Johan Strauss II). De fait, son *Beau Danube Bleu* vaut bien *La Marche de Radetsky* de son père... Les enregistrements du Concert du Nouvel An comptent parmi les publications les plus importantes du marché de la musique classique. Sony Classical a à cœur de les rendre accessibles à un large public international. L'enregistrement sur le vif du Concert du Nouvel An 2017 sera disponible sur CD et sous forme de téléchargement numérique (parution

internationale le 5 janvier), sur DVD et Blu-ray (26 janvier), sur disque vinyle (16 février) et sous forme de vidéo numérique de longue durée (16 février).

**Concert du Nouvel An 2018 : liste des œuvres dirigées par
Riccardo Muti**

Johann Strauß II: Der Zigeunerbaron: Einzugsmarsch
The Gypsy Baron: Entrance March

Josef Strauß: Wiener Fresken op. 249* □ Viennese Frescoes

Johann Strauß II: Brautschau op. 417* □ Bridal Parade

Johann Strauß II: Leichtes Blut op. 319 □ Light of Heart

Johann Strauß I: Marienwalzer op. 212* □ Maria Waltz

Johann Strauß I: Wilhelm Tell Galopp op. 29b*

Franz von Suppé: Boccaccio Overture*

Johann Strauß II: Myrthenblüten op. 395* □ Myrtle Flowers

Alphons Czibulka: Stephanie-Gavotte op. 312*

Johann Strauß II: Freikugeln op. 326 □ Magic Bullets

Johann Strauß II: Geschichten aus dem Wienerwald op. 325 □ Tales
from the Vienna Woods

Johann Strauß II: Festmarsch op. 452 □ Festival March

Johann Strauß II: Stadt und Land op. 322 □ Town and Country

Johann Strauß II: Un ballo in maschera op. 272 □ Ein Maskenball
· A Masked Ball

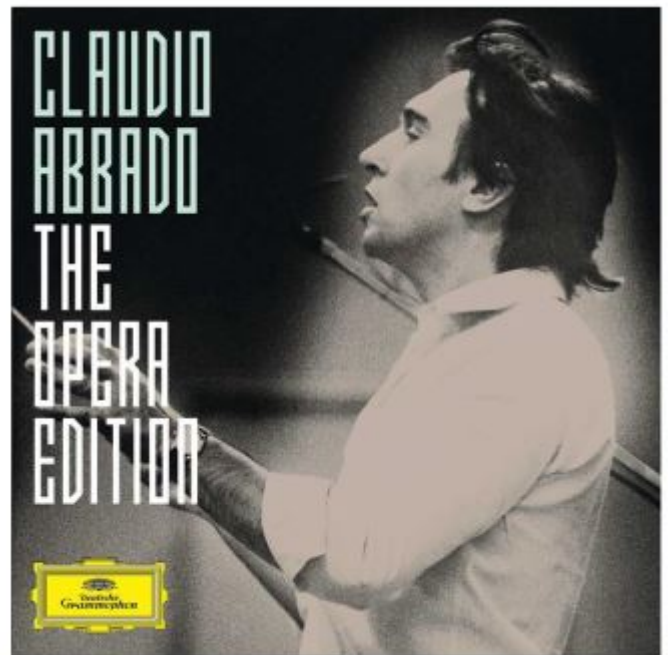
Johann Strauß II: Rosen aus dem Süden op. 388 □ Roses from the
South

* Première audition à un Concert du Nouvel An

CD, coffret événement. CLAUDIO ABBADO : THE OPERA EDITION (60 cd Deutsche Grammophon)

CD, coffret événement.
CLAUDIO ABBADO : THE OPERA
EDITION (60 cd Deutsche
Grammophon). Voici un coffret
à offrir et à partager pour
Noël et les Fêtes de la fin
2017. **Décédé à 80 ans en
2014, Claudio Abbado** incarne
l'élégance, l'humilité, la
grâce habitée en une
direction à la fois claire et
concentrée qui recherche le
frémissement intérieure, la
finesse introspective : avec

lui, c'est peu dire que les Berliner Philharmoniker, sous sa
direction transcendante, ont égalé la subtilité magique des
Wiener Philharmoniker, innervant dans la puissance et
l'énergie des berlinois, cette élégance sonore qui est à la
fois vérité et abandon. Ses derniers Mahler, ou Bruckner,
véritables testaments artistiques sont illuminés par une grâce



intérieure spectaculaire. Pour Noël 2017, Deutsche Grammophon édite en 60 cd tous les opéras gravés pour Deutsche Grammophon (et Decca), soit 20 opéras ici enregistrés entre 1970 (premières expériences scaligènes / à La Scala), et 2010 (Fidelio , live de Lucerne), éclairant ce souffle symphonique et l'ampleur d'une pensée lyrique, où le drame ne signifie pas, surtout pas, extériorité mais accomplissement d'un parcours intérieur. Voilà une conception personnelle, très spécifique, qui détermine la singularité du maestro dont le coffret permet de mesurer la génie lyrique et dramatique. Pendant 40 ans, 40 décades, Claudio Abbado atteint des sommets d'élégance et de vérité expressive, réalisations plus poétiques que démonstratives. La cohésion réalisée découle de sa conception même du métier de chef, pair parmi les pairs, premiers musicien certes mais en rien despotique, – pilier ou pilote. Ses Mozart, Rossini, Verdi (le rare Don Carlos en français dans sa version en 5 actes de 1886 – bien meilleure réalisation que la récente production à Bastille par Warlikowski, d'une laideur et d'un statisme affligeant) ou la Lady Macbeth de Shirley Verrett), et de rares perles étonnamment révélées (Khoventchina de Moussorgski) étonnent toujours par leur sincérité. D'autant que le chef a su s'entourer des meilleurs chanteurs pour chaque répertoire et ouvrage choisi : Berganza (Carmen), Studer, Baltsa, Kaufmann (et avant lui, Domingo), Piero Capuccilli (phénoménal Boccanegra) Netrebko, Mattila ... et tant d'autres dont le chant intérieur là encore, éblouit dans la parure orchestrale, conçu comme l'écrin des voix et la manifestation de l'acte lyrique. Coffret majeur dédié au chef lyrique le plus attachant, un égal de Karajan par sa souci du sens sonore et du flux orchestral. Grande critique développée à venir en janvier 2018 dans notre magazine cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.

CD, coffret événement. CLAUDIO ABBADO : THE OPERA EDITION (60 cd Deutsche Grammophon) / 60-CD Edition – édition octobre

2017.



20 complete operas + aria collections, overtures and two gala recitals / avec les orchestres dont le chef a profondément marqué le destin ou la création : Orchestra Mozart, Chamber Orchestra of Europe, London Symphony Orchestra, Berliner Philharmoniker, Wiener Philharmoniker, Mahler Chamber Orchestra, Lucerne Festival Orchestra (concernant ses plus

récents enregistrements)... Le livret de la notice accompagnant le coffret de 60 cd, réunit des commentaires de James Jolly (Editor-in-Chief du magazine Gramophone), illustrés par de nombreuses photos inédites du maestro aussi fin, fraternel que charismatique... Les compositeurs les plus servis dans ce coffret événement restent par ordre croissant d'ouvrages enregistrés : Mozart, Rossini (2 versions du Barbier de Séville) et Verdi.

THE OPERA EDITION / Claudio Abbado regroupe les 20 opéras suivants :

The Edition includes the following complete operas:

Beethoven: Fidelio
Berg: Wozzeck
Bizet: Carmen
Debussy: Pelléas et Mélisande

Mozart:
Die Zauberflöte
Don Giovanni
Le nozze di Figaro

Mussorgsky: Khovanshchina

Rossini:

L'italiana in Algeri
Il barbiere di Siviglia (two recordings)
La Cenerentola
Il viaggio a Reims

Schubert: Fierrabras

Verdi:

Aida
Don Carlos
Falstaff
Macbeth
Simon Boccanegra
Un ballo in maschera

Wagner: Lohengrin

Le coffret comprend aussi plusieurs récitals
lyriques et symphoniques : dédiés à Wagner
(sublime succession, comme une suite orchestrale
des intermèdes de l'Acte III de Parsifal / dont
le chœur final de l'humanité maudite et perdue
annonce le Brahms du Requiem... étonnante
intelligence du geste abbadien) / **CLIC de CLASSIQUENEWS** de



décembre 2017

**Ce soir, le Rigoletto sdf et
ivrogne de Claus Guth**



France 2, ce soir, 00:20. VERDI : Rigoletto / Claus Guth (Opéra de Paris, avril 2016).

Le compositeur d'opéras romantiques, **Giuseppe Verdi** a longtemps et toujours cherché de bons livrets pour mettre en musique ses ouvrages lyriques : dans **Rigoletto**, – le nom du bouffon à la Cour du Duc de Mantoue, Verdi utilise et adapte la pièce de Victor Hugo, *Le Roi malgré lui*. De Hugo, Verdi transpose et magnifie en musique, le réalisme brûlant de la vie de cour : haine et jalousie à tous les étages, surtout complot pour affaiblir la figure du bouffon trop influent ; sa fille pourtant préservée et tenue à l'écart de la barbarie courtesane, sera in fine sacrifiée ; elle est même la victime consentante d'un assassinat qui se retourne contre celui qui l'a commandité. En croyant se venger de tous, en pilotant l'assassinat du Duc, Rigoletto creuse sa propre tombe et se précipite dans la gueule d'une horrible et infecte tragédie.

Voici donc un drame gothique noir, dans l'Italie des Romantiques, celle des trahisons, tueries, meurtres et intrigues au parfum écœurant, déléthère.

À Mantoue, au XVI^e siècle, Rigoletto, bouffon à la cour du duc de Mantoue, – séducteur dépravé, pense protéger sa fille Gilda à l'abri des regards et des convoitises. Mais Gilda est découverte et enlevée par des courtisans qui la mènent jusqu'à la chambre du duc obscène, irresponsable. Trop naïve, la jeune vierge s'enflamme pour son amant volage, son premier amour. Que fera le père pour se venger ? Que peut le bouffon Rigoletto contre la tribu courtesane, véritable horde sauvage et cynique ?

A travers la chute et le deuil de Rigoletto, s'accomplit la malédiction dont le bouffon était l'objet ; au début du drame, le comte de Monterone maudit le vil serpent qui le raille, alors qu'il est exilé par le Duc...

Récemment décrit (à juste titre) pour sa Bohème sans poésie, – sorte d’ovni scénographié en un décalage spatial qui dénature l’ouvrage de Puccini, au point de le rendre illisible et indigeste, **Claus Guth met en scène ici l’opéra de Verdi** parmi les plus représentés du répertoire. Pour Guth, abonné aux visions dépoétisées et ultra réalistes pour ne pas dire sordides et misérabilistes, la force du drame hugolien, pourtant magnifié par la musique, sauvage, violente, fantastique (tempête du dernier tableau qui est celui du crime), est réduite à une succession de tableaux d’une misère crasse où au début Rigoletto est un sdf ivrogne qui vit dans un carton... et selon le principe du flashback, se remémore de façon rétrospective, l’action proprement dite de l’opéra. Dans cet univers sombre, laid et sale, le Duc sniffe son rail de poudre, Maddalena est serveuse dans un bar ; même en fin d’action, Gilda n’en finit pas de mourir, quittant en se traînant, la vaste de scène de l’opéra Bastille. Est-elle morte, agonisante, blessée ? Nul le sait vraiment.



Avec les vedettes actuelles du chant : Olga Peretyatko (Gilda, soprano certes charnue mais en manque d’agilité comme de précision dans ses vocalises), Quinn Kelsey (Rigoletto plutôt convaincant sans être vraiment halluciné et proche de la folie en surprotecteur de sa fille), Michael Fabiano (le Duc : un rien dépassé par les aigus de sa partie). Orchestre de l’Opéra national de Paris. Nicola Luisotti, direction (frémissante et souvent fiévreuse : tant mieux). Production de l’Opéra national de Paris, avril 2016.

COFFRET PAVAROTTI 2017 : volet 2 (1973-1979) : les années 1970



CD, coffret événement. Intégrale PAVAROTTI. Le coffret événement des 10 ans de la mort. FEUILLETON de décembre 2017 : volet 2 (1973-1979). Après le feuilleton PAVAROTTI 1, dédié aux débuts du bellinien confirmé, à la fin des années 1950 et durant la décade 1960, voici les années 1970 : confirmation du diseur bellinien de premier plan, dont l'agilité

et la technicité n'ont jamais sacrifié l'articulation et la finesse des intentions. Toujours la vérité et la profondeur voire l'extrême intensité émotionnelles, sont visées et réalisées par l'interprète, capable de tout faire passer dans la voix. Piètre acteur sur scène, Luciano Pavarotti exprime tout dans son chant. Né en 1935, les années 1970, sont celles du trentenaire rayonnant à la santé vocale sidérante, bellinien certes, mais bientôt conquérant d'autres rôles, plus dramatique (Pimkerton, Turiddu, Canio,...), surtout verdien avec à la fin (1979), son premier Alfredo de La Traviata (au disque) aux côtés de Joan Sutherland, sa partenaire de prédilection, ... avec Mirella Freni qui s'impose aussi peu à peu. Tour d'horizon de cet accomplissement stylistique et de cet élargissement du répertoire, de Bellini, Donizetti, à Verdi, Puccini et les véristes... Pavarotti se montre capable

d'aborder tous les rôles du romantisme italien.

BELLINIEN IDÉAL : ALFREDO... Ainsi **Les Puritains (1973)** / *I puritani* (ultime ouvrage de Bellini créé à Paris en 1835) affirme un Pavarotti, bellinien impérial ; son premier air "À te, o cara" campe cette lumière amoureuse éperdue extatique d'un **Arturo** qui dans son timbre fin au souffle infini en ses aigus véritablement célestes, portés par la flûte, incarne cet angélisme bellinien qui est langueur d'une tristesse suspendue.

L'Acte III trouve des couleurs justes dans un paysage d'orage parfaitement campé par l'orchestre ombrageux et crépitant à souhait (coups de tonnerre dans la bande studio ajoutée à l'orchestre) : l'astre Pavarotti éblouit, son grand air « Son salvo » impose l'intensité dramatique de son seul chant, miroir expressif des éclats scintillants d'un irréel céleste (harpe) auquel se joint la nostalgie lointaine et noble du cor ; l'interprète s'impose avec un naturel raffiné, surélégant même dont la délicatesse du phrasé revitalise chaque récitatif et électrise l'air principal.

Puis les deux airs à l'extrême fin de l'opéra : « Ancor s'ascolta » puis « Credeasi, misera » confirment l'exceptionnel charisme vocal du soliste qui confronté aux chœurs et à l'orchestre idéalement articulé par le chef légendaire



dans ce répertoire : Richard Bonyngue, nerveux et majestueux, rossinien-, réalisent cet âge d'or du bel canto bellinien servi par un plateau et un orchestre de première qualité : c'est aussi une période faste pour le LSO London Symphony Orchestra. La déclaration d'amour d'Arturo se fait chant d'une ivresse absolue, s'imposant par son intensité solaire au destin (précédentes péripéties) désormais maîtrisé : sans affectation aucune, et d'un legato impérial, le tenorissimo éblouit alors. Dans ce chant pudique et murmuré, d'une

articulation sans effet d'aucune sorte, le chant bellinien a trouvé son interprète idéal au xxe (avec les sur aigus tenus en portée et hauteur saisissantes, ... qui ressuscitent l'étoile Rubini le créateur du rôle de Talbot) . D'autant qu'à ses côtés, l'Elvira de Sutherland caresse autant par son intelligence des nuances, celles d'un chant protecteur de la vérité du texte et de chaque situation dramatique. Contrepoint compassionnel, le ténor en apnée vocale et émotionnelle permet dans l'acte final, la résurrection inespérée de la soprano tant éprouvée, au bord de la folie (comme toujours chez Bellini). Must absolu.

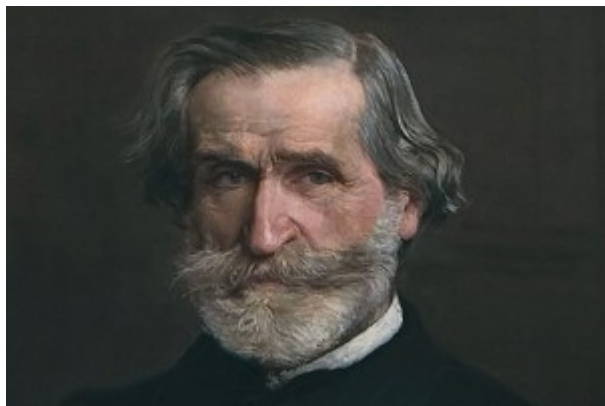


VIENNE, 1974. MADAMA BUTTERFLY.

Autre must atemporel auquel collabore la puissance filigranée de la direction de Karajan, grand chef lyrique et tragique, devant l'éternel, avec en partenaire sur la durée, une Mirella Freni au sommet expressif qui fut une

tragédienne née (sa Lecouvreur est de la même eau, à la fois torrentielle et transparente). Le travail du chef dans la restitution d'une certaine réalisme oriental fait toute la différence (nous sommes à 100 lieues de l'exotisme fleuri que l'on nous sert parfois). Exceptionnel accomplissement car Luciano fait entrevoir l'humanité certes honteuse et si lâche de l'officier...Cio Cio San et **Pinkerton** gagnent ici relief et profondeur psychologique sous la baguette éruptive d'un Karajan dont l'élégance racée, est galvanisée par les Wiener Philharmoniker.

DEUX DONIZETTI complètent cette décennie 1970 au firmament. **La Favoritta (Bologne, été 1974)**, surtout **Maria Stuarda** d'après Schiller (Bologne idem et 1975). Les deux sous le pilotage Bonyngé et avec sa partenaire de grande classe belcantiste, l'inusable, pyrotechnique et toujours stylée, Joan Sutherland.



SCHILLERIEN ARDENT : RODOLFO.

Autre chef d'œuvre **LUISA MILLER de 1975**, – un Verdi peu connu et exceptionnellement joué aujourd'hui, – sous la direction de Peter Maag ; le noir schillerien romantique et tragique voire fantastique et

terrifiant va bien au duo des jeunes amants sacrifiés, soir Pavarotti et l'excellente Caballé (Rodolfo qu'il ne faut pas confondre avec son éponyme plus connu de La Bohème de Puccini, et Luisa). Le Miller de Sheril Milnes orfèvre le profil du père, instance cruciale chez Verdi dans son rapport à sa fille (cf Stiffelio, Rigoletto, Boccanegra...) mais contrairement à ces derniers, le père Miller est ici prêt à sacrifier sa fille sous l'emprise diabolique du Conte Walter. Une œuvre noire, intensément tragique où Pavarotti fait briller son gemme sombre, incisif, incandescent. Pépète lyrique. En bellinien accompli, Pavarotti sait ciseler ses profils vermines avec une finesse naturelle immédiatement saisissante.

ARDENT VERISTE. En un diptyque magicien de 1976 et 1977, **Cavalleria Rusticana** puis **Pagliaci** (direction efficace et parfois roide de Gavazzeni dans Cavalleria) confirment l'exceptionnel intensité dramatique de Pavarotti dans la veine veriste. La lyre incandescente de Patané pour Pagliaci fait la différence avec une Freni (Nedda/Colombina) là encore incandescente bien supérieur au soprano moins large et moins éruptive même si animale et engagée de Varady (Santuzza dans Cavalleria). Sensible au génie veriste du jeune Mascagni, Pavarotti étoilé accroche son rôle de Turiddu au sommet de l'ivresse passionnelle, en somme le pendant des José, Trouvère / Manrico. De même dans Pagliaci, **son Canio redouble de brûlures sincères**, de morsures maudites conférant au personnage de l'amuseur, ce profil janusien double, comique et tragique, clown triste et même terrifiant dont l'amour respire des relents de haine jalouse, viscérale, animale. L'absolu des

sentiments le mène à la folie meurtrière, schizophrénique. La vérité du chant de Luciano est irrésistible : étant un bellinien d'une rare finesse, il réussit Verdi, Puccini et les vériste, avec une intelligence de grande classe.

Propres à l'essor de la fin de la décennie 1970, les trois productions qui ferment la décade, sont tout autant convaincantes. Elles soulignent cette vocalité saisissante capable de finesse et de puissance, s'affirment dans des rôles qui exige un dramatisme intense, plus large, ... verdien : **IL TROVATORE** (Londres, Bonynges, 1976) impose le quatuor vocal somptueux, modèle opératique qui concentre par ses riches confrontations, l'essence de l'action conçue par Verdi: Luna (le baryton basse jaloux, haineux : Ingvar Vixell), la mezzo agile, hallucinée (et gitane sorcière terrifiante : ici la très princière Marylin Horne), et le couple des amants éprouvés, sacrifiés, immolés : Leonora (Sutherland) et le ténor éperdu, amoureux, Manrico ; un rôle héroïque incandescent taillé idéalement pour le diamant Pavarotti.

Puis c'est la **Tosca de Rescigno (LONDRES 1977)**, direction brillante parfois creuse mais trio électrique (tragique et noir) défendu par Pavarotti (Mario), la superbe Freni (Floria), victimes sublimes du sadique Scarpia, celui luxueux de l'infatigable et diseur de grande classe, Sherill Milnes.



1979, ANNEE ROSSINIENNE. L'année 1979 est ROSSINIENNE : elle dévoile d'abord l'idéal Pavarotti dans le Rossini sacré : la facétieuse Petite Messe Solennelle et le Requiem (enregistrement de La Scala et de Vérone) – puis l'inventeur en 1839 du grand opéra romantique français (après Berlioz), dans **GUILLAUME TELL**, mais chanté en italien à Londres en 1978 et 1979 sous la baguette de Chailly précis, racé, ce

dès la fièvre toute intérieure de l'ouverture (remarquables couleurs introspectives lors du solo de violoncelle) comme aurait pu l'être à sa place le plus prévisible Muti.

Aux côtés du Guglielmo de Sherill Milnes- en son emploi de baryton déjà préverdien, l'Arnoldo de Pavarotti se distingue par son phrasé, son souffle, sa finesse solaire et bellinienne, une intensité parfois souvent électrique qui éclaire l'approfondissement que Verdi apportera bientôt à ses personnages. Ici la coupe frénétique d'un Chailly, ultra précis et nuancé, stimule le duo Milnes et Pavarotti, offrant aussi un tremplin raffiné à la Matilda, intense et fragile, de Freni (grand air fermé : « Selva opaca » à l'acte II), autre valeur sûre de cette intégrale Tellienne en italien.

ET POUR FINIR... LA TRAVIATA DE VERDI. La décennie 1970 dans la carrière de Pavarotti se conclut par La TRAVIATA londonienne de novembre 1979 avec le couple à la ville Bonynges et Sutherland (Traviata vocalistique et d'une rare finesse). Comme porté par le duo artistique qui aura favorisé et consolidé sa carrière artistique (surtout dans ses empois bélliniens), le fringant **Pavarotti éblouit en Alfredo**, amant jeune et si sincère, rayonnant, déchirant par la justesse et le diamant vocal d'un chant irradiant. N'écoutez qu'au I, leur duo enivré qui conclut l'air d'ivresse de Violetta (« Follie... »). L'ardeur juvénile de Pavarotti confère au rôle d'Alfredo, ce caractère presque adolescent et d'une fièvre hédoniste qui porte toujours plus loin dans l'engagement et l'autodétermination, le jeune et si mûr jeune homme de bonne famille (« Libiamo » puis son air solo où se dévoile sa flamme pour la courtisane : « Un di felice... »). De sorte que l'on croit à travers ses deux voix très caractérisées, à la force nouvelle qui les aime malgré leur différence de rang, de monde, voire d'âge, car Sutherland incarne une maturité qui contraste avec le mordant incisif et juvénile de l'extraordinaire Alfredo / Pavarotti. Ainsi en 1979 s'accomplit une complicité artistique entre Sutherland et Bonynges, avec le jeune Pavarotti,- tous trois auront

révolutionné le chant romantique italien de Bellini à Donizetti et Verdi en une maîtrise faite finesse, vérité et agilité, toute facilité technicienne étant servante d'un idéal expressif qui éclaire l'enjeu dramatique des situations comme le relief de chaque personnalité lyrique, conçue comme une individualité. La complicité et le partage d'un même idéal esthétique assure à leur trio, un charme toujours vivace.

Prochain épisode : **PAVAROTTI l'intégrale lyrique 3 : les années 1980.**

Episode précédent : PAVAROTTI 1 : les débuts : 1967 – 1972 /
lire notre dossier dédié

<http://www.classiquenews.com/coffret-luciano-pavarotti-present-ation-analyse-the-complete-operas-recordings-dg-decca-part-1-4/>

Le feuilleton PAVAROTTI prend prétexte de la publication du coffret PAVAROTTI, l'intégrale des opéras (The complete opera recordings /) pour Decca et Deutsche Grammophon à l'occasion des 10 ans de la mort du ténor italien né à Modène, pour lui consacrer un regard rétrospectif sur les grands rôles qu'il a interprété en studio...

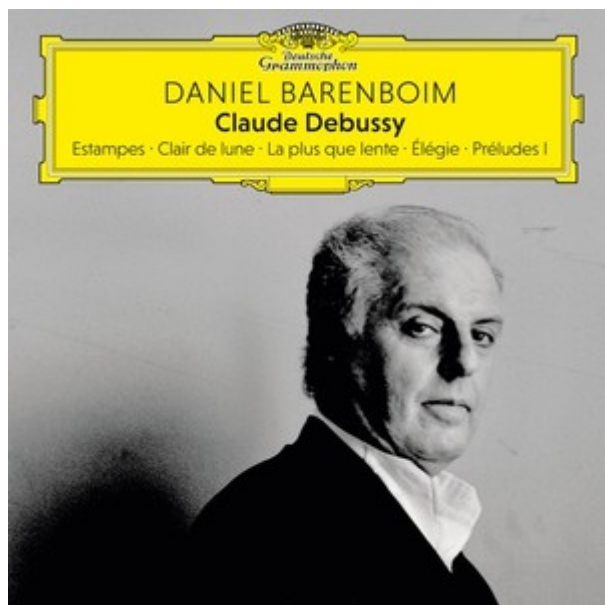
LIRE aussi notre [présentation du coffret PAVAROTTI / The complete operas recordings for DG et DECCA \(101 cd\), paru en octobre 2017, pour les 10 ans de la mort de Luciano Pavarotti.](#) Idéal cadeau de Noël

2017, le coffret représente à ce jour une somme inestimable pour tout amateur de lyrique, en particulier d'opéras italiens romantiques, de Rossini, Bellini, Donizetti, aux plus tardifs, Verdi, Puccini sans omettre les véristes : Mascagni, Giordano, Leoncavallo, Cilea...etc... Must absolu et coffret au très riche contenu, de surcroît comme nous le précisons dans notre présentation générique, idéalement



éditorialisé, avec photos, illustrations (des enregistrements) et présentation des ouvrages et intégrales ainsi rééditées et pour certains titres présentés en BLU RAY PURE AUDIO.

CD, annonce. Centenaire Debussy : Daniel Barenboim pianiste joue Claude Debussy (DG)



CD, annonce. Centenaire Debussy : Daniel Barenboim pianiste joue Claude Debussy (DG). L'année Debussy 2018 (celle du Centenaire en mars 2018) commence dès ce mois de décembre avec plusieurs titres à l'affiche prometteuse. Voyez ce cd Deutsche Grammophon, qui concentre le piano de Daniel Barenboim : lutin enchanté, distancié, sensible aux doubles

voire triples plans narratifs, parfois simultanés, parfois en dialogue. Entre 1975 et 1989, quand il était directeur musical de l'Orchestre de Paris, le chef pianiste approfondit encore son exploration du songe et du rêve debussyste...

Le pianiste pense chaque pièce comme un tableau orchestral, aux évocations orientales, 'Estampes' ; et les 11 Préludes du Livre I pour piano, sous sa trame dramatique avec les titres

précis, faussement réducteurs, expriment tout l'imaginaire poétique d'un compositeur qui l'humeur liquide, océane, d'une transparence « engloutie » (La Cathédrale...) ; Prochain cd DEBUSSY par Daniel Barenboim, piano (1 cd Deutsche Grammophon à venir mi janvier 2018). **Prochaine critique développée dans le mag cd dvd livres de classiquenews... A suivre.**

CD, annonce. Centenaire Debussy : Daniel Barenboim pianiste joue Claude Debussy (DG)

CLAUDE DEBUSSY

Estampes

Suite bergamasque

Préludes Book I

Daniel Barenboim

Int. Release 12 Jan. 2018

1 CD / Download

0289 479 8741 3 – **En lire +**, [sur le site de DEUTSCHE GRAMMOPHON](http://www.deutschegrammophon.com/fr/cat/4798741)

<http://www.deutschegrammophon.com/fr/cat/4798741>